

Photographe de mode, italien, tout à fait moderne

ANTONIO GUCCIONE

Antonio Guccione a commencé très vite. Musicien insatisfait, il découvre la photographie par hasard, un peu comme tout le monde, et se fait embaucher comme assistant chez un grand photographe de mode à Milan. Il comprend là ce que sera son travail, et que ce travail ne devra jamais l'ennuyer. L'apprentissage est rapide, et une fois rentré - seul - dans le circuit, il se fait bientôt connaître. A 33 ans, il a maintenant à son actif des collaborations dans les meilleures revues de mode italiennes et allemandes. Il s'installe à Paris. Les photos de ce portfolio ont été choisies parmi les plus récentes : les commandes se mêlent aux recherches personnelles.

Zoom : Antonio, vous travaillez à Paris, pourquoi ?
Antonio Guccione : Paris a une vocation plus internationale que Milan. L'émulation y est plus développée et chacun sait que la concurrence stimule la création. Et puis je préfère Paris à Londres ou à New York ; c'est une ville plus latine, plus proche de moi, où il n'y a pas besoin de passer pour un intellectuel si l'on veut réussir. La ville elle-même est suffisamment intellectuelle.

Z. : Vous ne travaillez que pour la mode ?

A.G. : J'ai constaté que pour faire une photo de publicité il y avait toujours quinze personnes sur le plateau : clients, représentants de l'agence, intermédiaires de tous ordres... Tous autorisés à donner leur avis. Tandis que dans la mode j'organise ça à ma manière, je suis responsable de tout, on me laisse faire et on me fait confiance. Et puis la mode est aussi réelle que le reste : des gens habillés, on en voit partout. Mais si pour moi la photo se limite à la mode, cela ne signifie pas pour autant que je fasse partie des photographes frustrés pour qui le boulot va d'un côté et les images qu'ils aiment de l'autre. Ce qu'il est convenu d'appeler la mode bénéficie en outre d'un statut quasi universel. Du moins dans le monde occidental.

Z. : Si la mode est universelle, le langage photographique qui la sert l'est-il aussi ?

A.G. : A mon avis la force de l'image aujourd'hui est telle qu'elle peut être perçue par n'importe qui, n'importe où dans le monde. Elle véhicule des messages universels dans un langage universel. A part la photographie documentaire basée sur la reproduction des événements sociaux, le reste n'est que l'organisation du faux, comme une gigantesque mise en scène théâtrale. Cette mise en scène est véhiculée par des médias de plus en plus efficaces et tentaculaires ; au point qu'un Américain, un Japonais ou un Européen consomment maintenant le même genre d'images, si ce n'est les mêmes images. Les cultures qui n'appartiennent qu'à un seul pays, on appelle ça du folk-

lore. Je n'aime pas le folklore, il fait partie du passé. A Milan, je reçois vingt chaînes de télévision, la radio, les livres et les magazines du monde entier. Il faut comprendre que nous sommes à l'époque du laser : ça va plus vite et plus loin.

Z. : De quelle façon réalisez-vous vos images ?

A.G. : C'est une technique très simple : je découpe une fenêtre dans le papier qui sert de fond. Derrière cette fenêtre, j'installe un écran sur lequel je projette par transparence des diapositives. Il ne me reste plus qu'à équilibrer l'éclairage dirigé sur le mannequin. Parfois je ne photographie pas directement le sujet, mais son reflet, que je capte à travers un ou plusieurs miroirs. J'ai inventé une technique simple, je l'utilise chez moi dans un petit studio ; l'ambiance y est plus agréable. Cela dit, je n'ai pas l'intention de conserver définitivement le même style. Le graphisme et la composition sont une chose, mais je voudrais surtout me perfectionner dans la façon de donner des directives au modèle, de le faire bouger, de lui faire exprimer davantage de choses avec le visage ou le corps. Quoi qu'il en soit, je pense que les photos doivent rester simples, comme la technique. C'est la seule façon de faire des photos sophistiquées.

Z. : Quels sont vos projets à plus long terme ?

A.G. : Je voudrais devenir le Président des Etats Unis du Monde !

Z. : En attendant, vous êtes au service des marchands de papier et des fabricants de tissus . . .

A.G. : Ça ne me déplaît pas ; je dirais même que j'aime ça. J'essaie de faire mon travail le mieux possible. Et je trouve que tout le monde devrait avoir la même attitude vis-à-vis de son travail. La qualité de la vie s'en trouverait nettement améliorée.

Z. : Le travail bien fait est une planche de salut ?

A.G. : Oui, à condition de faire un travail qu'on a vraiment choisi.



Gucciones Bildern sind die oft scharfen, grellen Farbkontraste und die einfache Technik. Seiner Meinung nach sei ein einfaches Foto so ziemlich der einzige Weg zu einem anspruchsvollen Bild. Seinen ausgeprägten Sinn für Farben und das Talent zu exquisiten Kompositionen führt er zurück auf die Tatsache, daß er als Italiener in einem der farbenprächtigsten Länder aufgewachsen ist und dann noch in einer Stadt, deren kultivierte Atmosphäre wohl kaum zu leugnen ist — Florenz. Für einen von Grund auf schon kreativ veranlagten Menschen ist ein derartiger Ort die beste Basis für eine künstlerische Karriere. Antonio Guccione studierte anfänglich Musik, brach jedoch sein

Studium zugunsten der Fotografie ab. Was ihn an diesem Medium so besonders faszinierte war, daß jeder Mensch überall auf der Welt, egal welcher Nationalität er angehört, die Sprache des Bildes versteht. Seinen so typischen Stil hat er nach vielen Experimenten in alle Richtungen mühsam entwickelt, fast fünf Jahre arbeitete er daran, dann hatte er endlich „seine Handschrift“ gefunden. Seit 1973 ist er selbständiger Berufsfotograf und pendelt zwischen Paris und Mailand hin und her, mietet aber auch ab und zu Studios in München oder New York. Seit 1978 gehört er der Münchner Mayer-Norten-Group an.

G. Haering